Document généré le 20 juin 2025 05:50

Recherches sociographiques

Christina MCCALL et Stephen CLARKSON, *Trudeau. L'illusion héroïque*

Jean-Phillippe Warren

Volume 39, numéro 1, 1998

Québec et Canada : deux références conflictuelles

URI : https://id.erudit.org/iderudit/057201ar
DOI : https://doi.org/10.7202/057201ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)
1705-6225 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Warren, J.-P. (1998). Compte rendu de [Christina MCCALL et Stephen CLARKSON, *Trudeau. L'illusion héroïque*]. *Recherches sociographiques*, *39*(1), 184–186. https://doi.org/10.7202/057201ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Christina McCALL et Stephen CLARKSON, *Trudeau. L'illusion héroïque*, Montréal, Boréal, 1995, 526 p.

Trudeau demeure à l'évidence un personnage controversé : qui en apprécie l'intelligence, qui en dénigre le carriérisme, qui le met au pinacle ou le traîne dans la boue ; enfin, il ne laisse personne indifférent. L'histoire canadienne de l'après-guerre ne s'écrit pas sans lui. Cependant, il faut bien comprendre que la réussite spectaculaire de Trudeau ne tient pas qu'à son charisme seul (ou aux fulgurantes pétarades de sa motocyclette) ; il a su spontanément charmer une génération entière d'hommes et de femmes parce qu'il en était à la fois le type et le modèle. Sa biographie, ses idées philosophiques et politiques entretiennent un incessant dialogue avec les idéologies de son siècle. C'est ce que montre peu, ou mal, l'essai de Christina McCall et Stephen Clarkson. Car tout volumineux qu'il soit, l'ouvrage n'en demeure pas moins superficiel.

Le milieu de gauche du Montréal des années 1940 est relativement restreint et uni. Les contestations, les guerres de clochers, les ostracismes se font rares devant l'organisation et la puissance de l'ennemi commun. D'ailleurs, quelques exceptions mises à part, l'action la plus violemment engagée, la réflexion la plus révolutionnaire ne déborde pas le socialisme humaniste de la philosophie personnaliste. Marcel Rioux, Pierre Vadeboncoeur, Gérard Pelletier – pour n'en nommer que quelques-uns dont le livre ne parle pour ainsi dire jamais –, dénonçaient non seulement d'une même voix les bassesses du régime duplessiste et le désordre établi de l'économie libérale, ils partageaient un même idéal de fraternité et de justice sociale, la même utopie d'un monde où régnerait, dans la plus souveraine égalité, la concorde des hommes. Que Trudeau ait vécu intimement dans ce milieu, qu'il y ait trouvé ses premiers frères d'armes ne semblent pourtant pas infléchir la lecture, pour une large part controuvée, que nous donnent les auteurs d'un autodidacte, puisant aux sources des classiques la sève vigoureuse de sa philosophie politique. Le livre nous apprend ainsi que « l'œuvre et la vie de Montaigne (...) posent les fondations de la structure intellectuelle de Trudeau » (p. 26), que le britannisme de *L'Esprit des lois* ancre chez lui « un véritable credo sur lequel il va fonder la mission de sa vie » (p. 28). On souligne bien que Mounier et la revue *Esprit* ont contribué à développer et asseoir ses idées sociales et politiques, mais parmi une dizaine d'autres. Trudeau est, dit-on, profondément marqué par les thèses de Schumpeter, il se lie avec l'anti-impérialiste et syndicaliste Harold Laski, et *tutti quanti*. Sa réflexion s'enfonce au fil des pages dans un éclectisme de salon. Quel est ce charabia intellectuel que les auteurs appellent un « mélange de théorie fabiane, de condescendance « oxbridgienne » et d'esthétisme à la Bloomsbury » ? En fait, la plus plate théorie rationaliste et technocratique qui soit : les principes du capitalisme ne doivent pas être intrinsèquement condamnés, il s'agit seulement d'en régler le jeu, seule une saine administration étatique ayant jusqu'ici empêché de connaître la justice sociale et la prospérité économique. Exemple d'une confusion étonnante des auteurs : après avoir glosé sur le personnalisme de Trudeau et Lalonde, ils font découler leur vénération pour le fonctionnalisme de leur penchant cartésien !

Or, parce que l'itinéraire intellectuel de Trudeau est devenu un labyrinthe des plus confus, son parcours politique ne se laisse plus éclairer et semble des plus étranges. On ne sait pas pourquoi Trudeau refuse la direction de l'aile québécoise du CCF que lui propose Thérèse Casgrain ; pourquoi il repousse l'action partisane dans les années cinquante, lance l'éphémère Rassemblement provincial des citoyens et fonde l'Union des forces démocratiques. On comprend mal le glissement idéologique qui conduit Trudeau des articles incendiaires de *Cité libre* au *Manifeste pour une politique fonctionnelle*. On glisse à peine un mot sur sa rupture avec Charles Taylor, on passe sous silence les noms de Marcel Rioux et Pierre Vadeboncoeur. On n'explique rien, on saisit moins encore, jusqu'à ce que le sourire du lecteur enfin s'illumine. Il fallait le savoir : Trudeau, selon le slogan d'une époque, n'a pas d'ennemi à gauche. Le Parti libéral, aussi véreux soit-il, n'est au fond qu'un outil commode pour accomplir son ambition socialiste de toujours : contenir les puissances d'argent qui menacent incessamment de jeter la nation canadienne dans un indescriptible chaos, restaurer d'une main magnanime la paix et la justice sociales. La pensée de Trudeau ne connaît pas de rupture, celui-ci ne se sépare de personne, il suit la pente naturelle de son cœur qui le pousse à combattre le fort et défendre le faible. Il n'a rien d'un homme de droite. Le « bel autoritarisme » de Trudeau, selon le mot des auteurs, est la simple conséquence de l'agitation des activistes de tout acabit. Les thuriféraires de Trudeau sont des passionnés qu'aveuglent les bonnes intentions ; au milieu de l'agitation Trudeau reste calme et raisonné.

Devant lui se dresse l'armada des gens de droite, les promoteurs cupides, capitalistes enragés, idéologues du laisser-faire, du laisser-passer. À la fin de la guerre en effet, les goûteurs de ginger-vermouth, les amateurs d'huîtres et de vins clairets, les lecteurs assidus du *Times* (de Londres, *please*) sagement engoncés dans le cuir vert des fauteuils du salon du Rideau Club, se réunissent pour débattre à huis clos des problèmes du jour. Ils n'ont cure des décisions des politiciens ; ils décident par oukases de l'avenir de la nation canadienne. Guidés par un optimisme aveugle, cependant sachant sacrifier de façon machiavélique leurs principes aux revendications de la classe ouvrière, on les voit avec étonnement « heureux de vendre aux enchères les sociétés d'État constituées durant la guerre afin que des hommes d'affaires de quelque nationalité que ce soit puissent acquérir à vil prix les facteurs de production permettant de relancer l'économie de marché au Canada » (p. 45). Avec le temps la situation ne fait qu'empirer. Les mandarins du Canada se laissent convaincre par le nouveau néo-liabéralisme en vogue en Amérique. Que dire alors de l'élite de la communauté des affaires ? Elle se paganise au contact des entrepreneurs américains, elle adopte insensiblement des manières de penser et d'agir « un peu frustes » ; à force de courir congrès, réunions et conférences aux États-Unis, elle s'endoctrine ; et plus elle épouse les convictions affairistes de la bourgeoisie américaine, plus subséquemment elle fragilise « les relations harmonieuses ayant jusque-là régné entre les chefs de la finance et ceux de la politique » (p. 84). Trudeau ne cède pas aux avances des gens d'affaires. Les États-Unis ne sont pas aussi « gentils » qu'on voudrait parfois le faire croire. D'ailleurs, les Américains ne comprennent rien à rien de la politique canadienne. Reagan est un imbécile qui préfère *The sound of music* à son travail de président ; sa politique

étrangère est à son image. Heureusement « En tant que premier ministre, Trudeau a appris à s'entendre avec les présidents américains, même lorsque ceux-ci sont plus limités intellectuellement et moins cultivés que lui » (p. 179). Pour ne pas arranger les choses, le nouvel ambassadeur américain à Ottawa, Robinson, est un crétin consommé, qu'on jugera par le fait, entre autres, qu'il n'apprécie pas le système métrique et croit fermement que les Canadiens devraient sabrer dans leurs programmes sociaux pour investir dans la production d'armement. Et dire que c'est avec de tels gens que les intraitables bureaucrates voudraient désormais instaurer un continentalisme économique !

Trudeau a beau faire, son ambition d'un monde meilleur et plus juste, pour être héroïque, est peut-être illusoire. Malgré son génie, en raison de son insouciance, les réformes fiscales achoppent sur la détermination d'une poignée de capitalistes enragés, épaulés par des éditorialistes incultes et par des électeurs qu'il est toujours trop facile de berner. Jamais les auteurs ne doutent des bonnes intentions de Trudeau, si parfois elles semblent manquer d'un brin de réalisme. C'est qu'il doit se battre, d'un côté contre les reaganiens, de l'autre contre la communauté d'affaires canadiennes ; les fanatiques de la droite américaine se comptent autant aux États-Unis qu'au pays. Avant même d'appliquer quelque mesure économique que ce soit, ce dont a besoin le Canada c'est avant tout d'une régénérescense morale. N'est-ce pas en réalité ce que Trudeau représentait ? Il montrait aux Canadiens l'image de ce qu'ils devraient être, il était une sorte de témoin de l'homme nouveau. Malheureusement, nul ne sachant en retenir l'héritage, la leçon de Trudeau s'est perdue et avec lui s'est tue la voix des hommes de bonne volonté. L'heure est maintenant venue des nouveaux pragmatiques, c'est-à-dire de ces gens qui ont fait leur *credo* des mots libéralisation, globalisation, déréglementation, privatisation, empruntant la vision des multinationales, communiant au même pain, parfois sans le savoir, que ceux qui voudraient que le Canada devienne le cinquante et unième État d'Amérique, se laissant sagement conduire par la sainte trinité des lobbies du monde des affaires. Que les problèmes économiques du Canada soient l'effet d'une crise mondiale, et non les fruits pourris des politiques de Trudeau, les baby-boomers ne veulent pas le comprendre. Ils préfèrent à l'illusion héroïque de Trudeau l'opportunisme d'un Mulroney et de ses partenaires politiques vénaux. Il n'est pas jusqu'à John Turner qui ne s'acoquine avec les entrepreneurs du monde des affaires, buvant à leur santé du martini au Winston de Toronto, et dilapidant l'héritage trudiste dans une rage « quasi maniaque » de « psychose autodestructrice ». Certes, lors du débat sur le libre-échange les écailles lui tomberont des yeux, il fera preuve de sagacité, dénonçant la mystification médiatique, s'opposant à ce qu'on solde ainsi le Canada. Mais ce sera trop peu, trop tard. Trudeau sera encore aimé, pour large part il ne sera plus suivi.

Ainsi résumée de façon cavalière la thèse des auteurs, on s'aperçoit mieux de la partialité de la démarche. Et par conséquent je n'en dirais pas plus que ce que le lecteur en pense lui-même. Trudeau a parfois inspiré de bonnes politiques, il a rarement jusqu'ici inspiré de bons livres.

Jean-Philippe WARREN